LA

STANISLADE

OU

L'HEUREUSE DÉLIVRANCE

DE

STANISLAS II.

ROI DE POLOGNE.

POËME.

Fr: Salezy Gawroński

. . . . . . ne cede malis.

A VARSOVIE,

De l'Imprimerie de P. Dufour, Conſ: Aul: de S. M. le Roi de Pologne, & Direct: de l'Imprim: du Corps Royal des Cadets.

M. DCC. XCI.

Ter, quaterque Beati & felices Populi, quorum Rex: Pater. Pastor, & vindex; consilium, brachium & scutum est.

STANIS. ORZECHOW:
in Suplen. fidel Subdit.

EPITRE DÉDICATOIRE
AU ROI.

QUe l'adulation, la baſſe flatterie
Célébrent la grandeur, le pouvoir & le ſort;
Mais, ma muſe jamais, par l'éclat éblouie,
N'a dirigé mon cœur, ni de ſon luth l'accord.
Elle aime la vertu, reſpecte le mérite;
Dans Toi! j'ai célébré le Père de l'Etat;
C'eſt mes Concitoyens, qu'envers Toi ſeul j'acquitte,
Et je n'eus nul égard pour ton rang, ton éclat.
Reçois ô Prince auguſte un hommage ſincère,
Que le devoir, le zèle offrent à Tes vertus;
C'eſt le flatteur écho de la Pologne entière
Qui retrouve dans Toi les Trajans, les Titus
Qui dirigent l'élan d'une muſe novice,
M'inſpira le deſſein d'une ſi noble eſquiſſe.
Si j'ai pris tes malheurs pour ſujet de mon Chant,
C'eſt pour mieux retracer ta force et ta conſtance:
On a peu de mérite à nous paroître grand,
Quand le bonheur toujours guide notre exiſtance;
Mais, au ſein des revers, tel qu'un roc ſourcilleux
Braver les vents, la foudre & par ſa bienfaiſance,
Imitant les vertus des habitans des cieux
Savoir unir les cœurs, & calmer la vengeance;

C'est le fait des Héros, de ces rares mortels,
Qui, comme toi, Grand Roi, dans plus d'un siécle à peine
Sont formés par les Dieux, & sous la forme humaine
Recélent les vertus, l'ame des immortels.
Jouis de tes travaux; épuré par l'épreuve,
Tel que l'or ressorti des ardeurs du brasier,
Goûte dans la Patrie une existance neuve
Deviens des Polonais, l'amour, le bouclier.
Et si jamais, Bon Roi, au milieu de tes veilles,
Ce fruit de mes labeurs, enfant du devouement
De ses foibles échos vient frapper Tes oreilles,
Excuse, de l'auteur le téméraire élan.
D'un maître qu'il chérit, d'un Héros qu'il admire,
Il a cru qu'il pouvoit célébrer les destins:
Le bonheur d'un Etat gouverné par ses mains,
Et prenant cette ardeur, qui pour son Roi l'inspire,
Pour l'éclair du génie & le tact du talent,
De la vérité seule implorant la lumière,
Du feu brillant & pur du simple sentiment,
Crut pouvoir soutenir, éclairer sa carrière.



LA STANISLADE,

OU

L'HEUREUSE DÉLIVRANCE

DE

STANISLAS II.

ROI DE POLOGNE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Exorde, invocation à la vérité, tableau primitif de la Pologne, dans ses commencemens, ses Ducs, ses Rois, Premiers efforts de la liberté, ses Succès, Roi électifs, Roi actuel, état de la Pologne au commencement de son régne, origine des malheurs de la Pologne, son respect pour ses Rois, désespoir de la Nation, voyant sa liberté ménaeée, tristes effets de la désunion, tout le pays est en feu.

Je chante cette Epoque & de Gloire & d'Effroi,
Où, j'ai vu balancer les destins de mon Roi;

Où, malgré les efforts d'une lâche vangeance,
J'ai vu le Juſte-Ciel protéger l'innocence ;
Et rempliſſant enfin ſes immuables loix,
Nous donner STANISLAS pour la ſeconde fois.
Auguſte vérité, Toi! qu'adore le Sage,
Viens & de tes ſeuls traits enrichis mon ouvrage :
Le crime doit à l'art l'éclat dont il reluit ;
Pout chanter la Vertu la vérité ſuffit.
Viens, deſcens dans mon cœur, éléve ma penſée ;
Qu'au clair de ton flambeau ſa marche ſoit tracée :
Ce n'eſt point un hommage offert à la grandeur
Que ma muſe entreprend ; interprête du cœur,
Elle peint les vertus d'un Prince Magnanime,
Qu'une rage cruelle a choiſi pour victime ;
Et qui, plus grand encor dans ſon adverſité,
Vainquit ſes aſſaſſins par ſa ſeule bonté.
Prête-moi ton pinceau, ta touche reſpectable,
Si, pour plaire aux humains, des dehors de la fable,
Tes récits ont jamais emprunté les couleurs,
Viens à nud dans mes chants pour émouvoir les cœurs ;
Et traçant à nos yeux la ſuite trop funeſte,
Des horreurs que je peins, que mon ame déteſte,
Par le cruel danger du plus chéri des Rois,
Fais connaître aux Mortels, ce que l'abus des loix,
La liberté mal vue & la haîne & l'envie,
Peuvent cauſer de maux, mûs par la frénéſie.
N'ayant pour ſe régir de loi que ſon vouloir,
Le Sarmate jadis, exempt de tout devoir,
Jouiſſait dans le fond de ſon domaine immenſe,
Des droits de la Nature & de l'Indépendance.

Un état paſtoral occupait ſes loiſirs ,
Berger dans ſes foiers , au reſte ſans deſirs :
Lorſque toute l'Europe avait des loix , des Maîtres ,
Le Sarmate ignorant vacquait aux ſoins champêtres ,
Nulle ſociété , nuls vertueux liens
N'aſſuroient des Colons la conduite & les biens.
Epars dans leurs forêts , n'ayant nulles peuplades,
Vivoient dans leurs réduits ces habitans Nommades ;
La crainte & le beſoin leur donnerent des Dieux
Incultes , groſſiers & barbares comme eux ;
L'intérêt de deffence & le ſoins des frontières
Uniſſoient quelquesfois ces hordes guerrières ;
Et le beſoin d'avoir un guide valeureux ,
Leur fit choiſir pour chef le plus brave d'entr'eux.
Ce premier Duc fut Lech , & ſon pouvoir précaire ,
A tous ſes deſcendans , fut lors héréditaire ;
Boleslas le Hardi devint leur premier Roi ,
Sous ſon régne l'Egliſe , arborant de la Foi
L'Etendart reſpectable , avilit les idoles ;
Des ſuperſtitions , les préjugés frivoles :
L'Etat , de ſa lumière éclairant les eſprits ,
Du commerce & des arts leur enſeigna le prix.
Délaiſſant ſes forêts , le Colon moins ſauvage ,
D'un Etat policé reconnut l'avantage ;
Il bâtit des Cités , il ſe donna des loix ,
Mais , né libre il voulut ſe conſerver ſes droits ;
Et quoiqu'il reſpecta l'éclat du Diadéme ,
Il voulut contenir l'autorité ſuprême :
A trois Ordres divers il confia l'Etat ,
Au Prince , à l'Ordre Equeſtre , au dirigent Sénat :

Ils maintinrent leurs droits & malgré les tempêtes
Qui troubloient leurs voiſins, ils firent des conquêtes:
Des Chevaliers Theutons, de l'Hongrais menaçant
Reprimèrent l'audace, & de l'altier Croiſſant
Bravant la multitude & la fougeûſe ivreſſe,
Au cœur de ſes Etats, portèrent la détreſſe.
C'eſt dans ces Champs de gloire, arroſés de ſon ſang,
Que le fier Zolkiewſki ſçut mériter ſon rang
Que tant de grands Guerriers dans ces plaines cruelles
Ont vengé ſon trépas, vainqueurs des Infidéles.
Tant de ſuccès flatteurs, encourrageant leurs cœurs,
Au bras des Polonais imprimoient la terreur,
Reſpectés des voiſins, redoutés de l'Aſie,
Ils voyoient l'abondance au ſein de leur Patrie.
Plus jaloux que jamais de leur ſécurité,
Ils crurent l'aſſurer, par plus de liberté.
Chaque Diète alors, vit, ſes ſéances rompues,
Les volontés des Rois toujours interrompues,
Et le *Liberum Veto*, bravant l'autorité,
Affaiblir dans ſes droits la Souveraineté.
Le dernier rejetton de ſes Rois Monarchiques
Etant mort, tout l'Etat, par ſes plaintes publiques,
Briſa la Monarchie, & voulut dans ſon choix
Ne nommer que celui qui céderait aux loix.
L'appas d'une Couronne obligeat pluſieurs Princes
A céder à l'Etat d'aſſès vaſtes provinces;
Mais perſonne ne put concilier les voix
Que ceux, qui conſentoient à céder leurs droits.
Ainſi réuniſſant la riche Lithuanie,
Jagellons dut ſon Thrône à la Pologne unie;

Louis, joint ſon Royaume, Etienne Battori
Henri, Prince d'Anjou, Michel & Sobieſki,
Et les deux Rois Saxons, n'obtinrent la Couronne
Qu'en cédant aux Etats, du pouvoir de leur trône.
Las d'un ſang étranger, d'une commune voix,
Après la mort d'Auguſte, ils fixèrent leur choix
Sur un Piaſte indigéne, offrant pour récompenſe;
Des plus dignes vertus, la ſuprême puiſſance.
Et du ſein des égaux, au ſaîte des grandeurs,
Poniatowſki, ſe vit porté par tous les cœurs.
D'un régne déſiré la fortunée aurore,
Vit le bonheur, la paix, par ſes bienfaits éclore:
Les ſciences, les talens, ſoutenus par ſes mains,
Par leurs nobles efforts rempliſſoient ſes deſſeins.
Et le Colon heureux ſous un Roi ſage & juſte,
Comparait ces momens, aux tems heureux d'Auguſte,
Mais, même en ſon bonheur, la foible humanité
Ne conſerve jamais la même égalité,
Et ne fait pas jouir, dans un calme paiſible;
Etat ſeul bien ſenti, par une ame ſenſible.
Le mécontent murmure; à ſes foibles ſoupirs,
La vaine ambition s'allie à ſes deſirs;
L'aveugle fanatiſme, armé de ſes vipères,
Répend le fiel amer des plaintes téméraires;
Le citoyen ſéduit, croit l'Etat & la Foi
En proye à ſes voiſins & trahis par ſon Roi.
Croyant devoir venger, ſes loix & ſa patrie
S'arme & vole à l'Etat ſacrifier ſa vie.
En vain des citoyens plus prudens, plus inſtruits,
Veulent-ils perſuader, calmer ces cœurs aigris:

La diſcorde a verſé ſon venin dans les ames
Partout brille le glaîve, étincelant les flammes;
Le Colon délaiſſant ſon ſoc & ſes ſillons,
Va des conſédérés groſſir les bataillons:
Des amis déſunis, des familles entières
Oſent armer leurs fils contre leurs propres pères.
Aucun nœud ne ſubſiſte, on n'eſt plus que ſoldat,
Un commun incendie embraſe tout l'Etat.
Tel qu'un torrent rapide arrêté dans ſa courſe,
Quoique foible & débile au ſortir de ſa ſource,
Groſſit à chaque pas, & renforçant ſes eaux,
Briſe, détruit, emporte, au courrant de ſes flots,
Tout ce que le moment oppoſe à ſon paſſage;
Telle, & bien plus active en ſes efforts, la rage
D'une guerre civile, oublie, en ſa fureur,
La voix de la nature & les liens du cœur;
Conſond tous les états, déchire ſes entrailles,
Et ſe fait de ſes mains, ſes propres ſunérailles.

CHANT II.

ARGUMENT.

Quoique toutes les nations se soient souillées par le régicide, la France, l'Angleterre &c. . . . la Pologne n'a pas suivi ce barbare exemple, & quoique jalouse de ses Rois, elle a cru devoir soutenir contre eux ses droits les armes à la main, mais jamais elle ne l'a trempée dans un sang sacré. Cet avantage unique, dont jouissoit la Pologne, a été perdu par l'horrible attentat du 3. Novembre 1771. & les Polonais y ont été d'autant plus coupables, que ce n'étoit point le crime de quelques gens sans aveu, mais la trame de tout un corps. Au moins l'Angleterre en faisant décapiter Charles I. & chassant Jacques, a emploié le ministère d'un Tribunal; mais en Pologne, un parti militaire, forme & accomplit ce dessein de la manière la plus indigne & la plus avilissante pour la Nation.

DAns le rapide cours des siécles écoulés,
L'histoire offre souvent des Etats ébranlés
Par des Usurpateurs & bien des Rois victimes,
De l'ardeur effrénée, ou de l'essor des crimes.
Ses fastes sont remplis de pareils attentats :
Rome a vu ses Césars tués par des soldats ;
Les Harems de l'Afrique & les Sérails d'Asie,
Furent toujours le champ de la rage assouvie :

Même au ſein de l'Europe, où régnoient d'autres mœurs,
La vangeance & la haîne, ont prouvé leurs fureurs.
La France, ou le reſpect ſut ſi grand pour ſes maîtres
Qu'elle crut dans ſes Rois, voir des ſupérieurs Etres;
Ce pays n'a-t-il pas vu naître un Damien,
Clément & Ravaillac, dont le fer inhumain
De Valois, de Louis XV. & du plus tendre Père,
De Henri IV. ont ſu terminer la carrière.
Les barbares Anglais que Cromwel a ſéduit
Ont décapité Charles & mis la tête à prix
Du malheurenx Stuard; la Suède, moins coupable,
A, contre des tyrans ſeule été redoutable.
L'Italien jaloux, dans un pays ouvert,
Par ſes aſſaſſinats ſe mettoit à couvert;
Pour ſes deſpotes ſeuls l'Allemagne homicide,
Pour maintenir ſes droits uſa d'un ſer perfide;
L'Eſpagne enfin, livrée aux loix des Saraſins,
Crut pouvoir tout ôſer pour briſer ſes liens.
Ah! bien loin d'approuver leur rage frénétique,
Quelqu'en fut le motif; ſoit cauſe politique,
Soit ire perſonnelle, un meurtre à mes regards
Eſt un acte exècrable, injuſte à tous égards.
Et les préceptes vrais d'une morale ſainte
Ne peuvent point des loix excuſer cette atteinte.
Des jours de ſon prochain l'homme n'eſt point l'auteur,
Il ne peut point briſer l'œuvre du Créateur:
Par ce tableau ſuccint des crimes de l'hiſtoire,
Chaque Etat par le meurtre a ſouillé ſa mémoire;
Et le Polonais ſeul, ſans ce vil attentat
Auroit cet avantage aux yeux de tout Etat.

La

La Difcorde jaloufe a ravi cette gloire
Des traits enfenglantés vont marquer dans l'hiſtoire
Que ces peuples, jadis, fameux par leur douceur,
A leur tour ont cédés aux cris de la fureur,
Et perdu dans un jour le mérite fuprême,
d'avoir fu refpecter les Loix du Diadéme.
Encor, fi Damien, Ravaillac, & Clément
Séduits par un faux zèle, en leur aveuglement,
D'un régicide affreux ont fouillé leur carrière,
Et d'un devoir facré transgreffé la barrière,
Seuls, de ce cruel acte, ils étoient les auteurs,
Et la France n'a pas partagé leurs fureurs.
Si le Breton jaloux de fa foi, des franchifes,
D'un Roi bon, mais trompé, craignoit les entreprifes,
Et voulant prévenir fes dangereux projets,
ôfa, par fon trépas, détourner fes fuccès.
C'étoit la Nation, qui, par Cromwel féduite,
Du procès de fon Roi, décrétoit la pourfuite.
Les Efpagnols craintifs, les Germains, les Suêdois,
Les Italiens enfin, vouloient venger leurs loix.
Mais l'attentat récent commis à Varfovie,
N'a nul de ces motifs, n'eut pour but que l'envie;
On envioit le fort d'un heureux Citoyen,
Qu'élevoient fes vertus au pouvoir fouverain,
Il n'avoit eu pour lui, pour gagner les fuffrages
D'un fceptre appartenant les puiffans avantages,
Riche de fes talens, iffu des anciens Rois,
En fa faveur parloit l'égalité des droits.
Tout noble Polonais a droit à la couronne,
Et fi d'un libre Etat, c'eſt le choix qui la donne,

Qui plus que Stanislas, méritoit cet honneur!
Dès ses plus jeunes ans, aux champs de la valeur,
Il prouva ses talens; de Fontenoy les plaines,
Ont donné de son cœur des marques trop certaines;
Au sein de ses foyers, Citoyen plein d'ardeur,
Au Sénat, bien des fois il dévoila son cœur;
Emploié par sa Cour dans un loin ministère,
Il fut servir l'Etat dans ce grand caractère;
Choisi par ses égaux au timon de l'Etat,
Il ne s'éblouit point de ce nouvel éclat;
Particulier zélé, Roi juste & débonnaire,
L'aurore de son régne fut à tous si prospère.
Tel un jeune arbrisseau retiré des forêts,
A-t-il d'un greffe heureux reçu les doux bienfaits,
Qu'échangeant de ses sucs, pris d'un terrain sauvage,
La rudesse première, use de l'avantage,
D'une sage culture, & suivant son devoir,
De son cultivateur comble le tendre espoir:
Tandis, qu'au premier site où le sort le fit naître
Aux usages abjets, on emploieroit son être,
Tel & plus admirable, à nos regards surpris,
STANISLAS, élevé fit connaître son prix.
D'un homme de talens, d'un Citoyen aimable,
Il devint étant Maître un Monarque adorable.
La justice en ses mains prit plus d'activité,
Souverain, il plaida pour notre liberté,
Bienfaiteur des beaux arts, protecteur des sciences,
Son régne, au lieu d'abus, fit place aux connoissances,
Le service avili, privé de tous égards,
Vit d'un code nouveau régler ses étendarts.

Un hôtel de monnoie équitable & févère
Corrigea les abus du faux cours monétaire,
Balança la valeur du métal au befoin,
Et réprima la fraude, embelliffant le coin.
Les jeunes-gens déçus, par la vieille routine,
Confacroient tout leur tems à la langue latine,
Et l'efprit abreuvé de triftes argumens,
A la fociété n'offroient que des pédans.
Poniatowfki fur eux répendit la lumière
Sans blâmer le latin qu'il connut néceffaire
Dans une nation, où l'oracle des Loix,
Les édits de l'Etat, n'emploient que fa voix.
Mais, fachant profiter de momens fi profpères,
Il fut mieux emploier ces heures auffi chères;
Aux fciences, aux talens, il joignit tous les arts,
Bâtit un temple augufte aux travaux du Dieu Mars.
A fes Prédéceffeurs rendit un jufte hommage,
Par la main des beaux arts retraçant leur image;
Et du fein des rochers creufés par Sigifmond
Et depuis négligés, r'ouvrant les puits profonds,
Des marbres précieux retirés de leurs veines
Enrichit le pays des produits indigènes.
Et d'une main artifte & d'un goût fage, exquis,
Du château de nos Rois embellit les lambris.
Et peu content d'avoir affuré leur mémoire
Il voulut des fujets perpétuer la gloire.
A fa voix, le burin, à la poftérité
Tranfmit les traits, les noms faits pour l'éternité.
Témoignage public honorant & le Maître,
Et l'être méritant, qu'un tel Roi fait connaître.

Le profond Poczobut, le ſavant Kraſicki,
L'hiſtorien Wyrwicz, l'éloquent Konarſki,
Le tendre Węgierſki, traducteur ſi fidèle
Du chaud Pigmalion; de la loi naturelle
L'Interprête hardi, le prudent Oſſowſki;
Trembecki le Cauſtique, & Szymanowſki,
Dont le crayon oſa tracer les jeux de Gnide;
Enfin, Jakubowſki, dont la muſe rigide,
Du naïf la Fontaine imita les pinceaux;
Et ce Prélat illuſtre, dont les nombreux travaux
De pluſieurs écrivains, pourroient faire la gloire,
Ont vu leurs noms placés au temple de mémoire.
Dans les ſacrés parvis du palais de nos Rois
Où régne la ſplendeur & le goût & le choix,
Sur ces vaſtes parois, une douce magie,
Par l'effort des talens, guidés par le génie,
Des traits les plus ſaillans des faſtes Polonais,
Offrent à nos regards les ſublimes portraits.
Là l'invincible Jean, héros de ſa Patrie,
Du Croiſſant orgueilleux voit la morgue avilie;
Fidèle à ſes traités, bouclier des Chrétiens,
Couvrant de ſon égide & l'Autriche & les ſiens,
Et ſuivant les élans du zèle qui l'inſpire,
Secoure Léopold, ſauve Vienne & l'Empire.
Ici des Theutons le grand-maître vaincu,
Aux pieds de Sigiſmond, prête un hommage dû
Et renonçant aux dons des Céſars, du St. Siége,
Jure aux genoux du Roi ſur ce ſaint privilège,
D'être Vaſſal ſoumis, allié aux Polonais,
Et toujours redevable à leurs nobles bienfaits.

Plus loin, de Casimir la justice sévère,
Voyant l'abus des Loix, leur usage arbitraire,
Refondit le vieux code & par un choix précis,
Voulut plus clairement, faire parler Thémis.
Enfin plus loin encore, l'ancienne Cracovie,
Siége des premiers Rois, voit une Académie
De celle de Paris, émule respecté;
Dans son sein, sous les loix d'une sage équité,
Les bienfaits d'un grand Roi servent de récompense
A l'étude, aux talens, ainsi qu'à la science.
Auprès de ces tableaux, peints par Bacciarelli
Chefs d'œuvres du génie & d'un labeur fini,
Sur des socles brunis, le bronze se surpasse,
A rendre des sujets que l'histoire retrace.
Là, l'on voit ces mortels, dont les sanglans lauriers
Ont illustré l'Etat par leurs hauts-faits guerriers.
Non ces vains conquérans, qu'un esprit de conquêtes
Fit pleuvoir le trépas sur d'innocentes têtes;
Non ces vils instrumes des caprices des Rois,
A leur ambition violant tous les droits,
Mais ces vaillans héros qu'au bien de la Patrie
Nomma ses défenseurs la République unie.
Tarnowski, Chodkiewicz, Sieniawski, Zolkiewski
L'héritier de Zamość, le brave Potocki.
Près d'eux ces savans, dont les plumes habiles
Par leurs productions furent jadis utiles.
Là, sont les Hosius, les Dlugosz, les Bielski,
Pistorius, Kramer, Herberstein, Lasocki,
Copernik, qui du monde échangea le système,
Sinion, qui dans l'églogue égala Moschus même;

Gorecki, Miechowius, Prilufius, Ciotek,
Mela, Joannitius, Celter & Kadłubek,
Ce Sarbiewfki, d'Horace imitateur fidèle,
Narufzewicz, fublime, harmonieux, fertile,
Piafecki, Drufzkacka, les deux Starowolfki,
Rzączyńfki, & plufieurs du nom de Potocki.
Tels font de STANISLAS les droits à notre eftime
Et c'eft lui que l'envie ôfe offrir pour victime;
Difcorde! horrible monftre! enfanté par l'enfer,
Cet Etat malheureux a déjà trop fouffert,
Rentre dans ton abyme, étouffe tes vipères.
Mais quoi? fourde à ma voix, repouffant mes prières,
De ton poifon infect tu féduis tous les cœurs!
Tu n'es point laffe encore de caufer tant d'horreurs?
J'entens de tes ferpens le fifflement terrible,
Tes excès fur leurs pas traînent la fuite horrible
De la guerre civile, effets cruels, la mort,
La famine, la pefte, épuifent notre fort.
Dieu! détournes de nous ces cruelles tempêtes,
Ton glaîve menaçant fufpendu fur nos têtes
Affez & trop long-tems, éprouva notre foi,
Et, fi jamais l'Hebreux, infidèle à ta Loi,
Mérita ton courroux, attira ta vengeance,
Songes, que par fes pleurs, il obtint ta clémence.

CHANT III.

ARGUMENT.

Guerre civile & ses triſtes ſuites, la famine, la peſte, la mort, la déſolation générale; malgré ces calamités, la diſſention & les inimitiés particulières cauſent une fermentation univerſelle dans le Royaume. L'étendart de la liberté levé; première prudence des Chefs de la Confédération, déſordres cauſés par l'indépendance & le manque de diſcipline, dégénérée en anarchie. Chacun veut commander, nul ne veut obéir.

J'ai ſuivi conſtamment l'exacte vérité
Dans tout ce que ma muſe à ma verve a dicté,
Dois-je être auſſi ſincère en ſuivant ma carrière,
Et tracer les horreurs tenant à la matière ?
Ah! par reſpect du moins pour le nom Polonais,
Voilons à l'univers, dérobons ces forfaits :
De l'indulgent oubli paſſons deſſus l'éponge,
Qu'un ſilence profond, équivalle au menſonge.
Et pour ne pas offrir d'auſſi triſtes tableaux,
Epargnons au public le récit de nos maux.

Mais, quoi ? par une lâche & vile complaiſance,
Je pourrois me réſoudre à garder le ſilence;
Diſſimuler le mal, ſeroit le protéger.
Partager ſes excès; vouloir l'encourager.
Non, ne déguiſons rien, & qu'un pinceau ſincère
Trace, quoiqu'à regret cette civile guerre,
Le déſordre & les maux qu'elle fit à l'Etat,
Par l'excès de la haîne & le fer du ſoldat.
Si cette triſte image affecte un cœur ſenſible,
Aux ſiécles à venir, d'un exemple terrible,
Servira-t-elle au moins, & tout républicain;
Frémiſſant aux tableaux que ma muſe dépeint;
Dans un ſemblable cas préferra la patience,
Aux turbulens moyens mûs par la violence.
Tel, qu'un actif Quina, qu'une prudente main,
Offre à la guériſon du foible genre humain,
Quoique par l'amertume il répugne à nos lévres
Nous devons l'employer pour éteindre nos fiévres.
Ouvre donc ton annale, auguſte Déité,
Toi que mon cœur adore, aimable vérité!
Viens guider mes pinceaux, & pour notre avantage
Viens déchirer nos cœurs par la plus triſte image,
Et toi muſe ſincère, au milieu des tombeaux,
Sous un crêpe funébre eſquiſſe tes tableaux.
A peine la Diſcorde, arborant ſes couleuvres,
Eut monté les reſſorts de ſes méchantes œuvres,
Et verſé le venin de ſon infect poiſon;
L'envie, ſous les traits de la mûre raiſon,

La

La haine, l'intérêt, les vues domeſtiques,
Empruntant les dehors des motifs politiques,
Répendoient dans les cœurs de leurs ſéductions,
Les Echos véhémens, & des diſſentions,
Dans ce vaſte pays, ſemoient les étincelles;
Un incendie affreux de ces flammes cruelles
Embraſe tous les lieux: délaiſſant ſes foyers,
Les Colons les plus doux deviennent des guerriers;
Le fer brille en leur main, des armes meurtrières
Dépeuplent les hameaux & des villes entières:
Tout prend une autre face & pour comble d'horreur,
Aux tendres ſentimens, ſuccéde la fureur;
Les mœurs ſont corrompues, & par viciſſitude,
D'indignes Citoyens, payant d'ingratitude
Les nobles procédés de ce Roi bienfaiſant,
Terniſſent ſes vertus, du ſurnom de Tyran.
L'horrible calomnie, animant ſes vipères,
Repandait dans l'Etat ſes deſſeins ſanguinaires;
Le Fanatiſme affreux, du centre des autels,
Lançoit les noirs carreaux qui frappoient les Mortels;
La ſombre cruauté, la noire frénéſie,
Augmentoient les fureurs de la livide envie;
Et de la liberté l'amour mal entendu,
En élevant le crime, abaiſſoit la vertu.
O! déplorable effet des diſcordes civiles!
La famine répand ſes horreurs dans nos villes,
Le Royaume éperdu ne pouſſe, hélas! qu'un cri,
Des bienfaits de Cérès les tréſors ont tari.
Les plus vils alimens ſervent de nourriture,
L'époux à ſon épouſe enléve la pature;

Des ſquelettes mourans rampent de toutes parts;
Le ſecours le plus foible enflamme leurs regards:
L'enfant, au ſein flétri de ſa mourante mère,
Cherche, ſans le trouver un ſuc trop néceſſaire;
Tandis que ce fléau partout porte la mort,
Du ſein du trépas même, un autre fléau ſort
Des Enfers échappée, on voit l'horrible peſte,
Envenimer le ſang d'une vapeur funeſte;
Et dans le tems que Mars moiſſonne les humains,
Son ſouffle deſtructeur frappe nos Citoyens.
Tout tombe ſous les coups de ſa faux meurtrière,
Tout le pays n'eſt plus qu'un vaſte Cimetière
Le frère ſuit le frère, en ce moment affreux,
Et le fils craint d'aider un père malheureux.
Les déſerts, ſeuls peuplés, cachent dans leurs entrailles
Les foibles habitans de nos triſtes murailles.
Enfin, tout retentit de ſoupirs & de pleurs,
Tout retrace à nos yeux le comble des malheurs.
A tant de maux unis, le Ciel met une pauſe,
Un reſpectable corps à ce torrent s'oppoſe,
L'élite de l'Etat a compoſé ce Corps;
Mais en vain oſe-t-il faire quelques efforts:
La brigue les ſépare, à leurs ſermens parjures,
Ils vont du plus grand nombre épouſer les injures.
Tel, dans les mers du Sud, ces ſurieux Ouragans
Qu'éléve dans les airs le choc des Elémens,
Fléchiſſent quelquefois au corps qui les arréte,
Mais, ſoudain renforcés, ſe changent en tempéte,
Briſent ce qui les gêne en ſont des abatis,
Et dans leurs tourbillons emportent leurs débris.

Chaque Palatinat, & chaque Diſtrict même
S'arroge le pouvoir d'une geſtion ſuprême;
Enfin les premiers Chefs, veulent-ils en un corps
Réunir les ſecours de ce premier effor,
L'eſprit d'indépendance, aux ordres ſe refuſe,
D'un pouvoir mal acquis dans ſa vengeance abuſe;
En camps-volans ces corps innondent le pays,
Nul à l'autorité ne veut être ſoumis;
Le ſoldat ne connoît, ni Loi, ni Diſcipline,
L'officier inférieur vers ſon chef ſe mutine;
Le commandant jaloux de ſon autorité
Dans l'oubli des devoirs, croit voir la liberté;
Le butin ſeul l'attire; & s'il porte les armes,
C'eſt pour dans les hameaux répandre les alarmes.
La naïve innocence expoſée à ces traits
Ne trouve nul aſyle à ſes lâches forfaits,
Les Cloîtres, les Couvens, les Hôpitaux, les Temples,
De ſa rage effrénée ont ſouffert les exemples.
Enfin, juſqu'à ſon comble, on voit en tous les lieux
Les tragiques effets d'un abus dangereux.
Si le ſoldat armé ſe livre à la licence,
Le civil pêche plus par ſon indépendance;
D'une horrible Anarchie, il offre le cahos,
C'eſt un vaſte Océan, dont les mugiſſans flôts
L'un par l'autre briſés frappent vers le rivage,
Couvrant de ſes débris, cet élément volage.
La voix des Tribunaux n'a plus d'activité,
Le déſordre eſt ſi grand, qu'à la calamité,
L'Etat n'a nul moyen d'apporter du remède;
Le crime ſeul triomphe, & l'audace précède.

L'Autorité se tait, les Loix sont sans vigueur;
L'homme sage en gémit, mais malgré sa douleur,
Pour ne pas attirer sur soi l'ire du crime,
Et d'un dévouement nul, être vaine victime :
Dans son sensible cœur étouffe les sanglots,
Et d'un tems plus heureux, attend la fin des maux.

CHANT IV.

ARGUMENT.

Conſeil tenu à Czenſtochow par un parti de la Confédération, où, tandis qu'il implore la protection du Ciel, le fanatiſme lui apparaît, ſous les habits de la Religion, l'excite à la vengeance du culte avili & des Loix mépriſées. Le monſtre diſparaît ; un des chefs profite de cette occaſion pour animer ſes Partiſans & leur fait prêter un affreux ſerment, dans le ſang d'un priſonnier qu'il égorge. La foudre gronde & frappe un des partiſans ; le chef explique ce phénomène à ſon avantage, expoſe ſes vues & les prépare à les remplir

TAndis que tout l'Etat plongé dans les alarmes,
Par des maux renaiſſans s'innonde de ſes larmes ;
Que STANISLAS touché de l'effet des abus,
Conſacre, pour l'aider mille ſoins ſuperflus :
Sollicite & menace & repréſente & prie
Tous les cœurs à s'unir au bien de la Patrie,
Dans les murs d'un Couvent, de tout tems révéré,
Que la ſuperſtition a d'un mur entouré,

Muni d'un fort rempart pour défendre une image,
Objet d'un culte ancien, riche d'un vain hommage.
Un parti séparé du gros des mécontens,
A choisi Czenstochow, pour y tracer ses plans.
Ces guerriers rassemblés, à leur tête s'avance
Un Chef, que sa valeur nomma par récompense,
Issu d'un noble sang & craint par ses exploits,
Il avoit trouvé l'art de réunir leurs voix.
Car en Pologne ainsi, que dans tout pays libre
L'éloquence conduit à rompre l'équilibre
De cette égalité que le noble chérit,
Et dont il se dépouille, en faveur du crédit;
Lorsque par des discours, dictés par la licence,
L'Orateur avilit la suprême puissance,
Et sur les volontés d'un Citoyen plus fort
Veut régler & l'Etat & les Loix & le sort.
Aux pieds de ces autels, tous prosternés par terre,
Les bras tendus au Ciel & baisant la poussière,
Tous fiers de leurs exploits, de carnage fumans,
Offrent à l'Eternel leurs lauriers tous sanglans.
Le priant d'animer leur esprit, leur courage,
Et d'un succès heureux couronner leur ouvrage.
Tandis, que l'Edifice, à leur voix retentit
L'air pressé dans son cœur, horriblement mugit,
La crainte & la terreur troublent toutes les ames,
Et d'un sombre nuage environné de flammes,
Que pour en imposer au crédule soldat,
Un Esprit tentateur, en ce moment formât;
Il sort un monstre affreux, échappé du Ténare,
C'étoit le fanatisme au cœur double & barbare,

Sous les habits facrés de la Religion,
Il venoit dans les cœurs répandre fon poifon.
Ses regards abattus, fes foupirs & fes larmes,
Sembloient affez long-tems, être fes feules armes :
Du fupplice du Chrift, l'emblême glorieux,
Paraîffoit l'occuper & fixer feul fes yeux.
Mais, bientôt, dans fes mains, pour quelque parricide,
Par la mort préparé, brille un fer homicide.
Et, fur un ton plaintif, coupé par fes fanglots,
De la bouche du monftre, enfin fortent ces mots.
„ Malheureux Citoyens, en qui la tyrannie
„ Flétrit tous les inftans d'une honteufe vie ;
„ O vous, qui gémiffant fous un joug odieux,
„ Cherchez à foutenir la foi de vos ayeux,
„ Qui, dans des cœurs foumis, & pleins de confiance
„ Du beau nom de Chrétien conferyez l'innocence,
„ De la Religion voyez le trifte état;
„ L'Encenfoir eft guidé par la main du foldat,
„ Et fi vous n'arrêtez fon aveugle furie,
„ Vous verrez, dans vos murs triompher l'héréfie.
„ Malheureux habitans ! d'un Royaume abattu,
„ Je le fais, tôt ou tard, Dieu venge la vertu.
„ La fouffrance, il eft vrai, doit être mon partage;
„ Mais, quand l'impiété développant fa rage,
„ Jufques fur les autels vient verfer fon poifon,
„ Le fer eft aiguifé par la Religion.
„ L'Eternel permet tout, en cette conjoncture ;
„ Pour vous en affurer, confultez l'Ecriture :
„ Vous y verrez Jaël, aux tems de Debora
„ Trancher, d'un fer facré les jours de Sifara ;

„ Et la forte Judith, l'honneur de Bethulie
„ Du féroce Holopherne, ôſer borner la vie.
„ Par le meurtre & le feu répandant les horreurs.
„ Vous déploiez en vain les plus ſombres fureurs,
„ En vain pour vous tirer de ce malheur extrême,
„ Vous implorez le bras de l'arbitre ſuprême,
„ Sachez, que dès long-tems, ce fer ſaint & ſacré
„ Pour venger votre foi, ſut par Dieu conſervé;
„ Que l'éclat vain d'un trône environné du crime
„ Ne frappe point vos yeux; choiſiſſez la victime,
„ Trempez dans le poiſon vos glaives meurtriers;
„ Et dans un ſein proſcrit plongez vos bras guerriers.
„ Epuiſez tout ſon flanc, que le ſang d'un coupable,
„ Termine les malheurs d'un Etat miſérable. „

Ainſi parla le monſtre, & par des traits vainqueurs
Sa harangue, auſſitôt fait couler dans les cœurs
Le venin, qu'a vomi ſa bouche trop perfide;
Alors, quittant ces lieux, d'une courſe rapide;
Au haut de l'Athmoſphére emporté par les airs,
Il s'envole & s'abime au centre des enfers.

Approuvant ſes diſcours, à ſes projets propices,
Le chef ſe jette à terre, avec tous ſes complices,
Puis, adaptant le tems, à ſes lâches deſſeins
Fait briller, à leurs yeux, un vieux glaive en ſes mains.
" Compagnons leur dit-il: voici l'arme ſacrée,
„ Par la Réligion pour vous ſeuls préparée.
„ Ranimez dans vos cœurs ces efforts généreux
„ Qui vous ont diſtingués dans cent combats affreux.
„ Juſtifiez le choix qu'a fait la Providence,
„ Méritez ſes faveurs, en ſervant ſa vengeance.

„ Pré-

„ Préparez tous vos traits & par un coup d'éclat ,
„ terraſſez le tyran & délivrez l'Etat. „
Après ces mots dictés par la haîne & l'envie ,
D'un ferment ſolemnel il veut la garantie ;
Et plus cruel cent fois que les fiers Triumvirs ,
Qui ſacrifiaient l'Empire à leurs lâches déſirs ,
Dans cet auguſte temple il fait ſoudain conduire
Un jeune priſonnier ; à ſes yeux il fait luire ,
Un glaîve deſtructeur & plongeant dans ſon flanc
A pluſieurs fois ſon bras , il trempe dans ſon ſang
Encor chaud & fumant , les mains de ſes complices.
Les faiſant tous jurer , évoquant ces auſpices ,
Un ſi vil ſacrilège , à peine ſut commi ,
Que l'éclat des cieux fut ſoudain obſcurci ;
Et d'un nuage obſcur précurſeur des tempêtes ,
Un foudre menaçant vint tomber ſur leurs têtes ,
Frappant l'un de la troupe & l'étendant ſoudain ,
Remplit d'horreur , d'effroi le cœur des aſſaſſins.
Mais bien loin de confondre un cœur fait pour le crime
Leur politique chef , montrant cette victime ,
Leur dit : " Oui ! c'eſt ainſi qu'un Dieu juſte & vengeur
„ Punit ceux que retient dans leur devoir la peur.
„ Cet homme dont la foudre a terminé la vie ,
„ Coupable envers ſon Dieu , & traître à la Patrie ,
„ Sans doute dans ſon cœur réprouvoit nos deſſeins
„ Craignez de l'imiter , redoutez ſes deſtins. „
A ces mots que dicta la rage politique ,
Les guerriers , quoiqu'émus , d'une ardeur fanatique ,
Ont les cœurs pénétrés & croient fermement ,
Remplir d'un Dieu vengeur le ſaint commandement.

Répétent mille fois leurs ſermens exécrables
Croyant ſervir leur ſoi par leurs complots coupables;
Sûr, dès lors de leur choix, ce lâche ſéducteur,
Par des propos plus doux, anime leur ardeur;
Du ſalut de l'Etat, leur préſente l'image,
Attribue ce ſuccès à leur noble courage;
Aſſure que leurs noms, chez la poſtérité,
Jouiront de l'éclat de l'immortalité.
Et craignant que l'erreur ne céde à la lumière,
Et ne faſſe avorter ſon projet ſanguinaire,
Par des ſentiers cachés, à l'ombre de la nuit,
Dans le ſéjour des Rois, lui même il les conduit.

CHANT V.

ARGUMENT.

La nuit ſuccéde au jour, le Roi revenant de chez ſon Oncle le Prince Czartoryſki rentre chez lui, lorsque d'une rue détournée les aſſaſſins tombent ſur les gens du Roi, percent ſa voiture de pluſieurs balles, mettent en fuite ſa ſuite, tuent l'Heiduque, qui le défendait. Le Roi veut fuir, le chef le voit & le pourſuit, le bleſſe, le ſaiſit & l'entraîne; on lui fait franchir les foſſés de la ville, le cheval du Roi s'y abat, on emporte le Roi dans la forêt de Bielany.

DEjà l'aſtre du jour achevant ſa carrière,
Dans les bras de Thétis dépoſant ſa lumière,
Ne verſait plus ſur nous que de foibles rayons;
Portant ſes feux actifs dans d'autres régions,
Déjà la ſombre nuit, en dépoſant ſes voiles,
Dans ſon ombre faiſoit reſplendir les étoiles;
Et le Dieu du ſommeil préparoit les pavots,
Qui devoient aux humains procurer le repos.
Lorſque, quittant ſon Oncle & Miniſtre fidèle
Le Roi ſuit le devoir, qui chez lui le rappelle;

Devoir ſaint & ſacré, de veiller ſur l'Etat
Il part, mais tout à coup. O barbare attentat !
De monſtres furieux une cohorte impie,
Le trépas dans les mains, l'entoure avec furie.
Le feu prend, le plomb part, mais la mort à leur voix
Craint de trancher le ſort du plus ſage des Rois,
De douze coups de feu ſa voiture percée,
Offrait à leur fureur une victoire aiſée.
Profitant du tumulte & de l'obſcure nuit
Conſervant ſon ſang froid, le Roi s'échappe & fuit
Le chef qui l'apperçoit, à ſon auguſte tête,
Dirige de ſes coups l'homicide tempête ;
Et d'un barbare acier, ayant bleſſé ſon Roi,
Tout ſanglant, le ſaiſit & l'emmene avec ſoi.
Auſſi-tôt, mille bras entourent leur conquête
Ainſi qu'on voit en mer, au ſein de la tempête,
Le corſaire acharné, ſans redouter les flots,
Ni les vents, qui ſous lui ſont entr'ouvrir les eaux,
Entraîné par le gain, ſuſpendu ſur l'abyme,
Dans le ſein de la mort emporter ſa victime ;
De même, ces cruels en ce moment d'horreur
Etouffant les remords qui déchiroient leurs cœurs
Féroces, furieux, enlévent ce Monarque,
Que leur rage dévoue auſſitôt à la parque.
Abattant ſous leurs coups tous ceux que leur ardeur
Pour défendre leur Maître expoſe à leur fureur.
Heinrick, ſujet fidèle accourt à ſa défenſe,
Du combat un inſtant la face ſe balance ;
Mais en vain, d'un flambeau veut-il armer ſon bras
Le ſalpêtre en ſon ſein porte un noble trépas ;

Son ſang s'écoule, il meurt & ſon ame fidèle,
Suit le brillant chemin que lui traça ſon zèle;
Déjà dans ſon regard on voit régner la mort,
Trompé par ſon courage, il veut braver le ſort
Il cherche en ſa valeur une nouvelle vie,
Mais le deſtin réſiſte à cette belle envie;
C'en eſt fait, il ſuccombe, en ce moment d'effroi
S'il verſe quelques pleurs, ces pleurs ſont pour ſon Roi.
Vas, meurs, ſujet fidèle, en défendant ton maître,
Ton Roi ſenſible & bon ſaura le reconnaître;
A l'Etat conſervé, par la main des beaux arts,
De la baſſe naiſſance compenſant les hazards,
T'eſtimant par ton zèle & non par ta nobleſſe,
D'un glorieux tombeau, gage de ſa tendreſſe,
STANISLAS apprendra aux ſiécles à venir
Qu'en défendant ſon Roi Heinrick a ſçu mourir,
Et comblant de bienfaits tes enſans, ton épouſe
A le ſervir rendra toute ame plus jalouſe.
Rien ne réſiſtant plus à ces ſéditieux,
Devenus plus cruels & plus audacieux
Ils enlevent leur Roi, la nuit les favoriſe
Et ſon ombre ſeconde une injuſte entrepriſe.
Le ſort trop favorable à ces vils aſſaſſins,
Eut à peine remis le Prince dans leurs mains,
Que pour rendre inutile une juſte pourſuite,
Plus prompte que l'éclair, la peur hâte leur fuite.
Traînant un Souverain pour qui parlait leur cœur,
Dans leur rage, ils en font l'objet de leur ſureur
Barbares! eſt-ce là cette reconnoiſſance?
Que mérita de vous ſa rare bienſaiſance,

Quand il daigna porter des remédes certains
Aux befoins trop réels d'un de fes affaffins.
Entraîné par l'ardeur de leur fougueux délire,
Au pas de leurs courfiers le Roi ne peut fuffire ;
Une pitié barbare, alors parle à leurs cœurs,
Ils craignent de manquer l'objet de leurs ardeurs.
Un foffé qu'a creufé quelque main prévoyante
Trompe pour un inftant leur inhumaine attente
Mais, cet obftacle envain s'oppofe à leurs fouhaits
Ils férent dans les rangs l'objet de leurs forfaits.
Et méfurant de l'œil cette vafte carrière,
Ils franchiffent d'un faut, à l'inftant la barrière :
Cependant le courfier, qu'à notre Souverain,
Offrit en ce moment, un cœur moins inhumain ;
Cœur, qui plaignoit fon Roi, même en fuivant le crime,
Emporte le Monarque au fond de cet abyme.
Un bras cruel pourtant daigne l'en arracher,
Sans pitié pour fes maux, on le force à marcher ;
A fuivre dans les champs une route incertaine !
Sa vigueur l'abandonne, on l'emporte on le traîne,
Et fuyant des piquets la vigilante ardeur
Ils cachent dans le bois l'objet de leur fureur.

CHANT VI.

ARGUMENT.

La renommée porte à Varſovie la nouvelle de l'enlévement du Roi, tous les cœurs en ſont penetrés d'indignation, tous verſent des larmes ſur ſa malheureuſe deſtinée, les pleurs, les cris rempliſſent les rues. Sa famille, ſes amis courent à la découverte, la garniſon diſperſe ſes patrouilles, l'auteur du Poëme vole auſſi où ſon devoir l'appelle, & quoique ſa recherche fut infructueuſe, il s'applaudit de ſes ſoins, puiſqu'il eut l'honneur de verſer ſon ſang pour ſon Maître: mais après toutes ces vaines recherches, tous les cœurs furent glacés d'horreur, en voyant rapporter le manteau & le chapeau du Roi percés de pluſieurs coups, la deſolation à la vue de ces objets fut univerſelle, le déſeſpoir s'empara de tous les cœurs; & n'ayant plus recours à aucun ſecours humain, tandis que le militaire, ſuivant l'ordre de ſes chefs, tâchait de decouvrir les traces du Roi, les grands, le clergé & le peuple vont en foule ſe proſterner aux pieds des autels.

TAndis que ſans défenſe & dans les mains du crime
Le Ciel ſemble oublier la Royale victime;

Dérobant aux regards des vulgaires humains,
L'immuable décret de ses profonds desseins.
L'active renommée embouchant sa trompette,
Un public allarmé, par les échos répète,
Que STANISLAS n'est plus qu'on ignore son sort,
Et qu'il est menacé du glaive de la mort.
A sa voix, tous les cœurs pénétrés de tristesse,
Cédent à la douleur, dont l'aiguillon les presse;
Eperdus & hors d'eux & pleins d'un vif effroi
Dans tous les environs vont reclamer leur Roi.
Et plus vite encor, que l'air & la parole
Des sujets consternés la cohorte s'envole.
Mais, de quels traits cruels fut pénétré leur cœur,
Quand dans la fange au loin, ô spectacle d'horreur,
Ils trouvent de leur Roi le manteau déchiré
De plus d'un coup de feu nourci, ensanglanté,
Ainsi lorsqu'Alexandre aux campagnes d'Issus,
Pour la seconde fois eut vaincu Darius,
La mère de ce Prince, en perdant la couronne;
En voyant massacrer, tout ce qui l'environne,
Pour Elle-même ayant à craindre le vainqueur
Ne s'estimait point être au comble du malheur.
Mais quand entre ses mains, inquiète, éplorée,
Elle eut vu de son fils la robe déchirée,
Hélas, s'écriat-elle, ah! mon Roi ne vit plus,
Grands Dieux! tranchez mes jours déformais superflus.
En ce moment affreux, telle étoit Varsovie:
Les maux accumulés qu'éprouvoit la Patrie,
La touchoient, sans pourtant la faire succomber,
Elle espéroit un jour, pouvoir se relever.

Se flattant que ſon Roi, par ſa haute ſageſſe,
Un jour pourroit calmer ſes maux & ſa détreſſe.
Mais quand elle apperçut ſes vêtemens ſouillés
Que le ſang & la fange avoient défigurés,
STANISLAS, te croiant victime de la rage
De ces hommes cruels dévoués au courage,
Alors ne mettant plus de borne à ſa douleur,
Elle pouſſa ces cris, interprêtes du cœur.
" Barbares aſſaſſins, dont la main ſanguinaire,
„ A nos vœux empreſſés enléve un tendre Pére,
„ Monſtres dénaturés! comment de ſes beaux jours
„ Avez vous lâchement oſé trancher le cours.
„ Dieu puiſſant, Dieu vengeur, c'étoit deſſus nos têtes,
„ Qu'il falloit épuiſer tes funeſtes tempêtes,
„ Si tu voulois ſur nous étendre un ſort affreux,
„ Préſerve STANISLAS, & nous mourrons heureux.
Son auguſte famille inſtruite de ſa perte,
Se diſperſe en cent lieux, court à la découverte;
Ses amis éplorés, même ſes ennemis,
(Les Rois en ont toujours) enſembles réunis,
Aux paſſans, aux échos, redemandent leur maître,
Prêts à ſacrifier pour lui leur bien, leur être.
Servant, déjà, mon Roi, dans la fleur de mes ans
Honnoré de ſa garde & lui devant mon ſang,
D'un cœur vraiment touché partageant ſes allarmes.
Je pars l'ame navrée & baigné de mes larmes,
Et des mains de mon chef, prenant un corps nombreux,
Je vole à mon devoir, à l'élan de mes vœux.
A mon ardeur, hélas! le ſort impénétrable,
A mes ſoins empreſſés ne ſut point favorable;

Je manquois mon objet & perdu dans les bois,
Et dans l'obſcure nuit, incertain de mon choix,
Je perdis le ſentier de cette humble retraite,
Où le Prince échappé, vint repoſer ſa tête.
Mais malgré cette erreur, cent fois je m'aplaudis,
De m'être dans ma route, en ce moment mépris,
Et d'avoir par le ſang répandu pour mon maître,
Détourné cet eſſaim, qui l'eut ſuivi peut-être:
D'un ſort pareil au mien, la plûpart de tous ceux,
Que dans les environs, guidoient les mêmes vœux,
Après avoir en vain ſacrifié leurs peines,
Ont vu leurs travaux nuls & leurs recherches vaines.
Voyant avec regret, que tout ſecours humain
Ne pouvoit nullement accomplir leur deſſein,
Du ſuprême pouvoir implorant l'aſſiſtance,
Dans ſes puiſſans ſecours vivoit leur eſpérance.
En foule, par les grands, le peuple, les clergés
Les temples du vrai Dieu, ſe virent aſſiégés.
Et, tandis que les corps conſacrés au Dieu Mars,
Dans les champs, dans les bois étoient partout épars,
Les Citoyens troublés, abreuvés de leurs larmes,
A l'arbitre ſuprême expoſoient leurs alarmes;
Le cœur gros de ſoupirs, les bras tendus au Ciel,
Demandoient STANISLAS, au pied de chaque autel.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Dans le tems que tout un peuple pleure son Roi, suspectant son trepas, Dieu jette un régard sur lui & envoye un Esprit Céleste à sa défense. L'Ange dessille les yeux de l'assassin, qui, touché, se jette aux pieds de son Roi. Entretien de ce Prince dissipant les erreurs de cet homme; arrivée du Roi à Burakow, où après avoir expédié un messager au général Coccei, il va goûter un instant de repos.

CEpendant au moment où céde l'espérance,
Où dans les cœurs faiblit la juste confiance;
Tandis que tout l'Etat de crainte est abattu,
L'Eternel tend le bras & sauve la vertu.
Dans le sein du repos de l'immortelle gloire,
Du juste, jamais Dieu n'efface la mémoire;
L'innocence opprimée, en lui trouve un vengeur,
Le crime un châtiment digne de l'oppresseur:
Et jamais les sanglots d'une plainte timide,
D'un juste espoir formé, n'ont vu le germe aride.

Le Très-haut, entendant les pleurs du Polonais,
D'un ſecours efficace accorde le ſuccès ;
Et du haut de ſon Trône, à ſes pieds il appelle,
Leur ange protecteur & ſon agent fidèle.
A l'écho de ſa voix, tous les eſprits tremblans
Viennent de ſes décrets attendre les accens.
" Partez, dit l'Eternel, allez dans ces contrées
„ Que ma main de tout tems à vos ſoins a confiées :
„ Et de la vérité montrant le bouclier,
„ Ramenez le coupable à ſon premier ſentier.
„ Eclairez, STANISLAS, aidez ſon éloquence,
„ Qu'elle ſeule déſarme une injuſte vengeance,
„ Détruiſez ſon effroi, raſſurez ſes deſtins,
„ Telle eſt ma volonté, rempliſſez mes deſſeins. „
Il dit : & d'un regard qu'animoit la clémence
Du meſſager céleſte, il pénétre l'eſſence.
S'humiliant ſoudain devant le Roi des Rois,
Des céleſtes lambris, l'ange part à ſa voix.
De l'envoyé divin éclairant le meſſage,
Un ſillon de lumière précède le paſſage.
Et tel qu'un trait lancé par un archer expert,
Il dévore l'eſpace & traverſe les airs.
Rendu dans la forêt, où le Roi ſe retrouve,
Lui-même il eſt témoin des tourmens qu'il éprouve ;
Et tempérant l'éclat qui reſplendit en lui,
Il s'approche du chef, à l'ombre de la nuit.
„ Arrête, lui dit-il, & connois qui tu guides. „
L'aſſaſſin, vers le ciel, porte un regard timide
Interdi, confondu, dans ſon ſubit effroi,
„ Hélas! dit-il au Prince, oui vous êtes mon Roi. „

Puis, retombant bientôt, dans fa mélancolie,
Il paraît être alors un corps privé de vie.
Le crime renaiffant dans fon cœur combattu,
Veut encor, par fes cris, étouffer fa vertu.
Ainfi, quand autrefois, aux plaines Mohabites,
Balaam s'avançait vers les Ifraëlites,
Pour maudire ce peuple alors fi cher aux cieux,
Afin de détourner un coup audacieux,
Un Ange vint s'offrir aux yeux du faux Prophète,
L'éblouit par fa gloire & dans fon cours l'arrête.
Balaam, teraffé par un pouvoir vainqueur,
Sentit l'émotion & le trouble en fon cœur.
Tel étoit l'affaffin, dans fon ame la grace
Commençoit à répandre un rayon efficace.
STANISLAS, le connoît, aux fanglots redoublés,
Que pouffe ce mortel, dont les fens font troublés :
„ Je fuis ton Roi, dit-il, ta bouche le confeffe,
„ A m'arracher le jour, quelle fureur te preffe ?
„ Qui t'a pu confeiller cet horrible attentat, „
„ Et ma foi, dit le monftre, & le bien de l'Etat,
„ Ma lenteur à frapper m'étonne ici moi-même,
„ Car, j'ai cru, par ta mort, fervir l'Etre fuprême.
„ Trop aveugle mortel, ah quelle illufion,
„ A paffé dans ton cœur fon funefte poifon,
Reprend le Prince, " hélas ! je te pardonne,
„ Connois, à quel excès ton efprit s'abandonne
„ Ton cœur prêtens, dis-tu fervir un Dieu de paix,
„ Ah ! peut-on l'honnorer par d'horribles forfaits ?
„ De tourmens éternels, s'il punit l'homicide,
„ De quel œil, penfes-tu, qu'il voie un régicide,

„ Mais , répons hardiment , suis - je donc à tes yeux
„ Un despote cruel , un prince vicieux ?
„ En tout tems j'ai suivi la voix de la justice ,
„ Et ta barbare main préparoit mon suplice. „
" J'en ai fait le serment , replique l'assassin ,
„ Je devrais l'accomplir & trancher ton destin ;
„ Mais , cependant , je veux , en respectant ta vie
„ La remettre aux vengeurs , qu'à choisi la Patrie ;
„ Eux mêmes ils sauront décider de ton sort.
„ Mais , je ne serai point coupable de ta mort. "
A ces mots , qui font voir , que le meurtrier balance ,
Le Prince , oppose encor , sa touchante éloquence.
„ Ton serment ; lui dit il , est un crime odieux ,
„ As tu donc pu jurer , de déplaire à ton Dieu.
„ Et la Religion , que profane ta bouche,
„ Pourroit - elle approuver un serment si farouche.
„ Je vois ton cœur ému , Dieu vient de t'émouvoir ,
„ Sois docile à la voix du suprême pouvoir.
„ Et , si je suis ton Roi ; respecte donc l'image
„ De l'Etre , à qui ton vœu fait un sensible outrage.
Le discours du Monarque est un trait radieux
Qui de son assassin vient dessiller les yeux :
Le glaive préparé pour un noir régicide ,
Chancelle dans sa main incertaine & timide ;
Il le présente au Prince & découvrant son sein ,
" Prens ce fer , lui dit - il , termine mon destin.
„ En portant sur ta tête une main criminelle ,
„ Seigneur , j'ai mérité la mort la plus cruelle ;
„ Venges toi , tu me vois à tes pieds confondu ,
„ Et j'attens le trépas , qui m'est justement dû.

A ces mots, prosterné le coupable en silence,
Semble solliciter, de son Roi la vengeance.
" Leves toi, dit le Prince, & reprens tes esprits,
" Par ton repentir vrai, déjà tu m'attendris.
" De tes chefs & de moi connois la différence,
" Jamais, mon juste cœur, n'a chéri la vengeance.
" Par un serment de sang, tu crus être lié,
" Tu reconnois ton crime & j'ai tout oublié.
" En mes promesses prends entière confiance,
" Attens tout de mon cœur, compte sur ma clémence.
" Viens, suis moi dans ma Cour, là prévenant tes vœux,
" Je ne veux me venger, qu'en te rendant heureux.
Ces discours, qui partoient d'un cœur exempt de feinte,
Du cœur de Kossinski banissent toute crainte.
L'espoir renaît bientôt dans le fond de son cœur.
Il marche, avec son Prince, au mileu de l'horreur
De la nuit la plus sombre, & bannissant le doute,
De Varsovie ensemble, ils reprènnent la route.
A Burakow, déjà tous les deux revenus.
Mais, ayant intérêt à n'être point connus;
Sous un nom sans éclat ils demandent azyle.
L'habitant de ces lieux, éloigné de la ville,
Et craignant les brigands, refuse plein d'effroi.
Quand enfin la pitié fait entendre sa voix,
Il céde, encor tremblant, à leur vive prière
Reçoit, son Roi couvert, de sang & de poussière.
Mais, sans le reconnoitre en un si triste état,
Et bien loin de penser qu'un barbare attentat,
A failli de priver la Pologne d'un père.
STANISLAS, cependant, qu'un destin plus prospère,

Laiſſe enfin reſpirer . de ſon auguſte main
Au fidèle Coccei, fait part de ſon deſtin ;
Et tandis, qu'à la ville, en toute diligence
Chargé de cet écrit, le méſſager s'avance,
Vaincu par la fatigue & par de cruels maux,
STANISLAS va goûter les douceurs du repos.
Tels ſont donc les projets de l'humaine foibleſſe !
Quelle leçon pour nous, ô divine ſageſſe !
Koſſinſki, qui bravoit ſon devoir & ſon Roi,
Touché de ſes vertus, éclairé par la foi,
Rompant le voile obſcur, qui ſous les traits du vice
A ſes yeux déguiſa, la raiſon, la juſtice :
Peu content du beau nom de ſon libérateur
De ſon Roi, tout d'un coup devient le défenſeur.
Ce glaîve, qu'à ſon bras remit une furie,
Pour en trancher des jours ſi chers à la Patrie,
Ce glaîve dans ſes mains, en cet abject réduit
Efface cet opprobre, & devient leur appui.
O pouvoir du Très-haut étonnante merveille,
La victime repoſe, & l'aſſaſſin la veille,
C'eſt toi, qui ſçus dicter cet amour pour ſon Roi,
C'eſt toi, qui dans ce jour, plein d'horreur & d'effroi
A ce Roi vertueux, dans cet inſtant terrible,
Dans le ſein du malheur, donne un ſommeil paiſible.
En vain, un cœur rongé par des remords vengeurs
D'un tranquille repos cherche-t-il les douceurs.
Il s'échappe, il le fuit & ſes bienfaiſans charmes,
Ne viennent point calmer ſes trop vives alarmes.
Le ſage ſeul jouit, de ce préſent des cieux,
Seul, il peut ſavourer ce bien délicieux.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Un ſonge favorable, charme les ſens du Roi endormi, qui, croit que ſon ame libre de la dépouille mortelle, s'éleve aux cieux. Jean Sobieſki, les Rois Jagellont dont décend STANISLAS viennent au devant de lui, l'accueillent, le conſolent, lui retracent les ſoucis qui ont troublés leur gloire & leur tranquillité, pendant leurs regnes. Sobieſki remet ſon bouclier à STANISLAS, l'excite à la reſignation, lui annonce un ſort plun heureux, le porte à épurer ſon être aux yeux de ſos Dieu, lui amène St. Caſimir, St. Stanislas & St. Adalbert, Patrons de la Pologne. Le Roi fait pénitence, accomplit le myſtere du Sacrement; les Anges font des concerts mélodieux. Dieu applaudit à ce zele, les cieux & l'enfer retentiſſent de cette faveur, Lucifer en fremit, & reconnoit le Roi vainqueur de ſa rage.

PEndant qu'un doux ſommeil, ſi cher dans l'infortune
Faveur, qui pour les Rois, n'eſt pas ſouvent commune.
Aſſoupiſſant ſes yeux & calmant ſes eſprits
Tranquilliſe du Roi les maux & les foucis.

Un ſonge, moins l'effet d'active violence,
Qui du ſang au cerveau porte l'effervescence,
Qu'un bienfait du Très-haut, de ſes rêves flatteurs,
Vient, du Prince en ſommeil adoucir les douleurs.
Affranchi des liens d'une eſſence mortelle,
Le Roi croit voir ſon ame à la voûte Eternelle,
Elevée & placée au ſaîte des Cieux,
Demeure deſtinée aux eſprits bienheureux.
Pendant qu'en ce ſéjour rempli de quiétude,
Il jouit des faveurs de la Béatitude;
De ſes parvis ſacrés, il voit venir vers lui,
Les vaillans Jagellons, & le grand Sobieſki.
Iſſu de ces Héros, il admire avec joie,
L'éclat, que chacun d'eux dans ſon être déploie,
Et ſe livrant ſoudain, au cris du ſentiment,
Il reçoit, de ces Rois, un tendre embraſſement.
Lorſque le fier vainqueur du Croiſſant infidèle,
Le front reſplendiſſant d'une gloire immortelle,
Lui dit ces mots: " Salut, à notre Succeſſeur.
„ O toi! qu'en ce ſéjour introduit la faveur,
„ Du maître des deſtins, quoi qu'encor plein de vie,
„ Adore de ce Dieu, la clémence infinie.
„ Qui, ſans t'avoir ſoumis à la faux de la mort,
„ T'admets dans ces lieux, pour t'apprendre ton ſort:
„ Aucun mortel ne peut tranſgreſſer les limites
„ Qu'une main immortelle a pour toujours preſcrites.
„ Si tu te vois ici, ſaches, qu'à tes vertus,
„ Le Ciel accorde ſeul, les prix qui leurs ſont dûs.
„ Profite des momens que ſa bonté te laiſſe
„ Et grave dans ton cœur ce que ma voix t'adreſſe.

„ Vois ces fiers Jagellons, dont le généreux flanc,
„ Te tranſmit leurs vertus, leur nobleſſe & leur ſang.
„ Intrépides guerriers, Rois couronnés de gloire,
„ Dont la Pologne en deuil célébre la mémoire.
„ A quoi leur ont ſervi, leurs travaux éclatans,
„ A faire des ingrats, des ſujets mécontens;
„ Malgré leurs actions & leurs faits ſi célébres
„ Ont-il pu de l'envie éclairer les ténébres?
„ Et par égard au moins pour leurs nobles bienfaits,
„ S'aſſurer l'indulgence & l'amour des ſujets.
„ Moi-méme, heureux vainqueur, ſouverain débonnaire
„ N'ais-je pas éprouvé dans ma noble carrière,
„ La critique & le fiel des ſujets envieux?
„ Telle eſt la volonté, le ſaint décret des Cieux!
„ Que jamais les vertus n'éprouvent ſur la terre,
„ D'un bonheur permanent, la conſtante carrière;
„ Plus le Ciel les combloient de bienfaits ſignalés,
„ Et plus, par les chagrins, ils ſurent accablés.
„ C'eſt par-là, que ſa main éprouvant plus leur ame
„ Aux ſublimes efforts, les guide & les enflamme.
„ Tel ſortant du creuſet, épuré par les feux,
„ L'or jette plus d'éclat, brille plus à nos yeux.
„ Leur trépas les conduits au temple de mémoire,
„ Et prépare à leur être une éternelle gloire!
„ Imite notre exemple & ne murmure plus,
„ Ne porte plus à Dieu, tes regrets ſuperflus;
„ Souffrir, de la grandeur, ſut toujours le partage,
„ Pourſuis, fais toujours bien, laiſſe agir ton courage.
„ Et crois, qu'un Dieu propice, à ton plus noble effort,
„ Sçaura plier les tems, & les cœurs & le ſort.

„ Reçois ce bouclier. reconnu pour l'égide,
„ Des vaillans Polonais, qu'il soit toujours ton guide;
„ Sous ce brillant acier, j'ai bravé l'Ottoman,
„ Sauvé Vienne & l'Empire, abaissé le Croissant;
„ A tes heureux destins, le Ciel sera propice,
„ Attend tout de sa main, espère en sa justice;
„ Ne crains plus pour tes jours, son bras veille sur toi,
„ La résignation est la vertu des Rois.
„ Le sort le plus flatteur essuyera tes larmes;
„ Par ta main la Pologne obliera ses allarmes;
„ L'Etat devra sa gloire, & les tems à venir,
„ Sous ton auspice heureux se verront embellir;
„ Mais, avant que du sort je t'en t'ouvre le livre,
„ Il est un saint devoir, que tout bon Roi doit suivre;
„ Devant le Roi des Rois, humiliant ton cœur,
„ Abaisse ton néant, auprès de sa Grandeur:
„ Reconnais tes erreurs, & que la pénitence,
„ Ramène dans ton sein la sage repentance:
„ Nul homme n'est si pur, qu'aux regards de son Dieu,
„ Au poinçon du remord, il ne fournisse lieu.
„ Approchant de ton maître, épure ta conscience,
„ Et mérite par-là, des droits à sa clémence;
„ Des Patrons Polonais les conseils vertueux
„ Vont éclairer ton ame, & l'égaler à eux:
„ Vois l'humble Casimir, Stanislas le pudique,
„ Adalbert, le Martyr d'un zèle canonique,
„ Je te laisse avec eux, accepte leurs secours,
„ Et je t'éclairerai, l'avenir de tes jours.,
Pénétré de respect pour leur saint caractère,
STANISLAS se soumit aux Loix du Ministère;

Et d'une ame touchée & d'un cœur très contrit,
De l'aveu de ſes torts reçoit le ſacré prix.
Auſſitôt Adalbert, ſuivi de ſes Phalanges,
Lui donne, de ſa main, le ſacré pain des anges;
Les Séraphins ardens, les Chérubins glorieux,
Réuniſſent en concert, leurs chants mélodieux.
Le ciel en retentit & l'arbitre ſuprême,
Au Prince proſterné veut ſourire lui-même:
L'écho de tous les chœurs en inſtruit l'Univrs,
Il pénétre bientôt même au ſein des enfers;
Tout Démon en gémit, le Tartare en raiſonne,
Lucifer, ſur ſon chef voit branler ſa couronne'
Et dans ſon vif chagrin, s'écrie avec douleur;
Dieu protège les Rois, STANISLAS eſt vainqueur.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Sobieſki, les Jagellons, viennent trouver le Roi, lui ouvrent le livre des deſtins, & lui liſent ce qui doit arriver de glorieux ſous ſon régne, lui anoncent ſa délivrance, lui prédiſent les jours fortunés de la Pologne, les préjugés abbatus, le vice puni, la vertu récompenſée, enfin la ſplendeur future du Royaume; STANISLAS y apprend auſſi les principaux évenemens de ſon régne, tels que la refonte des monnoyes, la reforme des abus, dans l'education, le ſpectacle glorieux & utile de l'inauguration de la ſtatue de Jean III. enfin qu'après bien des travaux, de contrariétés il coulera des jours heureux, que ſon nom ſera cité comme celui du meilleur des Rois: l'ombre embraſſe le Roi, un ſillon de lumière l'enveloppe & l'enlève au ſéjour des ames bienheureuſes.

A peine STANISLAS, par ce ſacré myſtère,
Eut attiré ſur lui la grace ſalutaire;
Qu'auſſitôt Sobieſki, découvrant, de ſes mains,
Le livre des dé·rets, l'inſtruit de ſes deſtins.
„ Roi, dit-il, ne crains plus d'une impuiſſante rage
„ Contre toi, les efforts, touché par ton courage.

„ Dieu confond leurs deſſeins, & la ſaux de la mort,
„ Long-tems reſpectera tes vertus & ton ſort.
„ Cet inſtant fortuné, cette époque flatteuſe,
„ Où, par toi, la Pologne eſpère d'être heureuſe,
„ N'eſt plus ſi loin de nous; à la diſſenſion
„ Succéderont le zèle & la douce union;
„ Un intérêt contraire, à la cauſe publique,
„ Sacrifiera ſes vœux, au beſoin politique;
„ Jamais la Nation, n'aura vu dans ſon ſein,
„ Tant de bras réunis, ſuivant un ſeul deſſein
„ Tant de dignes ſujets. dont la mâle éloquence,
„ Saura plaider ſes droits, eſtimer ſa puiſſance;
„ Sourds à leurs intérêts & n'ayant pour objet
„ Que le bonheur commun le devoir de ſujet,
„ Du tréſor de l'Etat les rentes augmentées,
„ Volontaire tribut des ames affectées,
„ Augmentant du pays la force & les moyens,
„ Au nouvel équilibre offriront des ſoutiens:
„ Un nombreux militaire, excité par l'exemple,
„ A la voix de ſes chefs, à la hâte s'aſſemble,
„ Le Citoyen inſtruit aux frais de l'étranger,
„ Quitte, & ſous nos drapeaux brûle de ſe ranger;
„ Au défaut du ſavoir, la valeur dans les ames,
„ De l'ardeur héroïque exite & meut les flammes;
„ Les forges de vulcain allument leur braſier,
„ Les marteaux ſous leur poid, font retentir l'acier.
„ De Gènes & d'Hollande animant la confiance
„ L'Etat trouve en leurs fonds, une prompte aſſiſtance;
„ Ceux, qu'un vil péculat, dans des tems malheureux
„ Réduiſit à mendier des dons gratuits honteux,

„ Méprisés, avilis, livrés à la justice,
„ Et d'exemple & de frein, pourront servir au vice.
„ D'Illustres possesseurs, dont les immenses biens,
„ Surpassent souvent ceux de quelques souverains,
„ Suivant le noble élan du zèle qui les presse,
„ Prodiguent à l'Etat leur or avec largesse;
„ Des femmes imitant leurs généreux époux
„ Avec empressement offriront leurs bijoux;
„ Enfin, les Polonais jaloux de leur puissance,
„ A leurs propres secours devront leur renaissance:
„ L'Etat par des traités appuyant ses projets,
„ D'un riant avenir s'assure le succès;
„ Bien sûr qu'à son égard ces mains fédératives,
„ Sauront venger les droits de ses prérogatives:
„ Je te dirai bien plus, dit ce Héros au Roi,
„ Je te retracerai tes hommages pour moi;
„ D'un spectacle guerrier trop respectable image:
„ Imitant les travaux l'adresse & le courage
„ Des anciens Polonais, autant en mon honneur,
„ Qu'afin de ranimer leur antique valeur,
„ Tu formeras des jeux, de ta munificence,
„ Donnant au plus adroit, tes dons en recompense;
„ Là, ta fière jeunesse, agissant sous tes yeux,
„ Tâchera d'égaler ses glorieux ayeux;
„ Là des muses chéris, tes sublimes poëtes,
„ Chanteront tes bienfaits, ma gloire & mes conquêtes,
„ Là, sur un piedestal embelli par les arts,
„ Au pied de mon coursier, foulant des étendarts
„ Aux regards exposée on verra mon Image
„ Recevoir en public, l'encens d'un noble hommage;
„ Monu-

„ Monument ordonné jadis par les Etats ,
„ Juſte prix des lauriers cueillis dans cent combats ,
„ Mais , qu'un profond oubli, couvrant de ſes ténébres
„ Enſevelit avec mes dépouilles funébres.
„ Ta main un jour ſaura lui rendre ſon éclat
„ Echappé des horreurs d'un barbàre attentat ;
„ Préſervé par Dieu même & vainqueur de l'envie ,
„ Ton régne honnorera mon nom & ta Patrie.
„ Il eſt vrai , que le ſort conjuré contre toi ,
„ Traverſera tes vœux , comme il le fit à moi :
„ Mais, ſachant ſurmonter par ton noble courage
„ Le poinçon du malheur , des tems le vain outrage,
„ Chéri dans ton pays , des voiſins redouté ,
„ Vanté pour ta juſtice , aimé par ta bonté ;
„ Tu coulera des jours de bonheur & de gloire
„ Nos cœurs feront pour toi le temple de mémoire
„ Le tems peut ſur l'airain , même effacer tes traits
„ Mais cet Etat jamais n'oubliera tes bienfaits.
„ Ton nom , à nos neveux offrira le modéle
„ Des Titus , des Trajans, du ſage Marc-Aurele. "
A ces mots , l'ombre auguſte , embraſſant STANISLAS ,
Trois fois contre ſon ſein , le ſerre dans ſes bras ;
Et diſparoît ſoudain Un ſillon de lumière
Annonce ſeulement ſa brillante carrière ;
Tandis que l'ame illuſtre , au ſéjour du vrai Dieu
Va goûter les douceurs propres à l'Etre heureux.

CHANT X.

ARGUMENT.

Pendant que ce ſonge flatteur careſſe les ſens du Roi endormi, Coccei vole au ſecours de ſon Maître ; & menace l'aſſaſſin, à ce bruit le Roi ſe reveille, l'arrète, & lui fait connoître ſon liberateur. Coccei embraſſe Koiſſinſki, ſes ſoldats ivres de joie imitent ſon exemple, le Roi part. Joie au deſſus de toute expreſſion du peuple, tous les Ordres vont complimenter le Prince, au bruit des canons tous vont rendre grace à Dieu pour le ſalut du Roi. Enſuite le Sénat, pour venger le trône nomme une Commiſſion, qui décide & condamne au ſuplice le plus affreux le chef & les complices du régicide. Le Roi demande l'adouciſſement de la peine pour les autres, & la grace de Koſſinſki, ſon eloquence touche le Senat, maître du deſtin du pardonné, il le comble de bienfaits, & le renvoye, & oubliant ſes diſgraces, ſe conſacre plus que jamais au ſoins de ſon Royaume.

CONſolê, dans ſes maux par un rêve agréable,
STANISLAS, des attraits d'un ſommeil favorable,

Goûte en paix les douceurs, calmé par ses pavots
Son sang se tranquillise, & se livre au repos.
Mais, des songes légers l'illusion flatteuse,
De ses flatteurs bienfaits lui peint l'image heureuse,
Il voit ses tendres soies payés par le succès,
La haîne & les soupçons disparoître à jamais;
L'Etat, à ses travaux devant toute sa gloire,
Son nom, en lettres d'or retracé par l'histoire,
Et le chœur des vertus, célébrant sa bonté,
Le guider & le suivre à l'immortalité.
Tel, un doux élixir, un baume salutaire,
Sur la playe appliqué, par sa vertu prospére,
Adoucit l'acreté, éteint la vive ardeur,
Consolide les chairs & calme la douleur.
Tandis que STANISLAS, en paix goûte ces charmes,
Coccei, le cœur brisé, les yeux baigné de larmes,
Averti, par l'écrit que lui manda son Roi,
Pour sa commodité méne un char avec soi,
& volant à travers ces plaines sabloneuses,
Arive, avant le jour à ces plages heureuses,
Où, sous un toit rustique & célébre à jamais
Sur un abject lit STANISLAS dort en paix.
De son abord suivant cette ardeur qui le presse,
Il veut, aux pieds du Roi, déposer sa tendresse,
Mais Kossinski soudain, méconnaissant Coccei,
Se jette devant lui, s'oppose à son accès.
L'Officier irrité, bouillonnant de colère
Repousse & veut punir, cet homme téméraire,

Mais le Roi, dont ce bruit diſſipe le ſommeil,
De la main, à Coccei, faiſant un doux accueil,
„ Arrête, lui dit-il, & reſpecte cet homme,
„ Je dois, à ſon bon cœur, la vie & la couronne
„ Maître de mes deſtins s'il fut mon aſſaſſin,
„ Il connut ſon erreur, & me tendit la main. "
Alors, Coccei, changeant. l'élan de ſa colère
En ſentimens profonds d'une eſtime ſincère,
Au col de Koſſinſki, ſe jette avec ardeur,
Le nommant de ſon Roi, digne libérateur:
A cet accueil ſa ſuite, imitant ſon exemple,
Embraſſe l'aſſaſſin, l'admire & le contemple.
Le Roi par ce ſpectacle aux larmes attendri,
Reconnaît, par ce trait, combien il eſt chéri.
Et profitant du char que l'officier amène,
Il quitte Burakow, ſe ſoutenant à peine:
En le forçant lui-même à s'aſſeoir avec lui
Il promet ſes bienfaits aux hôtes du réduit.
Ses courſiers excités volent vers Varſovie,
La foule ſur ſes pas s'emerveille & ravie
Juſqu'au ſein de ſes murs reconduit STANISLAS.
Sa famille éplorée & craignant ſon trépas,
Le voyant plein de vie, oublie ſes allarmes,
Et vient baigner ſon Roi, de ſes ſincères larmes.
Les Grands, les Citoyens, en foule raſſemblés,
En voyant STANISLAS, ſe ſentent conſolés;
Et d'une voix commune adorant la puiſſance
De l'Etre ſupérieur, béniſſent ſa clémence.

Les ordres de l'Etat, les députés nombreux,
De leurs corps refpectifs accompliffent les vœux,
Les foudres des remparts de leur bruiant tonnerre,
Anoncent par cent coups ce fuccès à la terre.
L'airain retentiffant fufpendus dans les airs,
Accompagne l'écho des cris & des concerts.
Et tous les cœurs touchés, pleins de reconnaîffance
Vont rendre grace à Dieu, pour fa fainte affiftance.
Cependant le Sénat obéiffant aux Loix,
S'eftimant le vengeur d'un acte envers le Roi.
De lèfe-Majefté, criminel, paricide,
Se prépare à punir l'horrible régicide.
Dans fon fein choififfant des juges compétens,
Leurs remét le deftin des captifs délinquans.
La Cour, dans ces décrets, fuivant la Loi, formelle
Décerne pour eux tous, la mort la plus cruelle.
Voulant que l'appareil des plus affreux tourmens
Réfervés en tous lieux à des crimes fi grands.
Par un vil châtiment puniffant le coupable,
Rendit pour le forfait Thémis même implacable.
Servit à l'avenir de frein à l'affaffin,
Qui fur un chef facré voudroit porter la main.
STANISLAS averti d'une telle fentence,
En perfonne au Sénat, alla prendre féance;
Et ne déguifant point aux Etats affemblés
Un cœur gros de foupirs, des yeux de pleurs mouillés
„ Amis, s'écria-t-il j'approuve la vengeance,
„ Que commande la Loi, qu'ordonne l'exigence;

,, Quoique je compatis au ſort des malheureux:
,, Qui dirigeoient ſur moi leurs bras audacieux.
,, Que votre voix reprouve & condamne au ſuplice;
,, Je ne veux point gêner le cours de la juſtice;
,, Qu'ils meurent, leur trépas doit punir les forfait,
,, Mais, mon ſenſible cœur, ne peut voir des ſujets,
,, De barbares tourmens, devenir la victime,
,, On peut les épargner, en puniſſant leur crime.
,, Il ſuffit que le fer temine leur deſtin.
,, Quand, à leur chef, amis, il n'eſt point aſſaſſin.
,, C'eſt mon libérateur, & je lui dois la vie.
,, Si ſa première erreur, lui dicta cette envie,
,, Il a bien racheté par ſon zèle pour moi,
,, L'attentat médité contre ſon propre Roi.
,, Il a reçu ma foi, ma parole ſacrée,
,, Pouvez vous exiger qu'elle ſoit profanée;
,, Eh! quelle confiance aura tout homme en moi,
,, Quand, même en cet inſtant, je manquerai de foi.
,, O vous qui me voyez en votre compagnie,
,, Vous ne me verriez plus, déjà privé de vie,
,, Si ce cœur plus barbare, eut déchiré mon flanc,
,, Mes veines n'auroient plus une goutte de ſang.
,, Veuillez donc confirmer ma trop juſte promeſſe
,, A conſerver ſes jours, oui, tout vous intéreſſe,
,, A de juſtes motifs le devoir doit céder,
,, Au coupable éclairé Thémis doit pardonner.
,, Son repentir, ma foi, l'honneur du Diadême.
,, A ma place chacun de vous eut fait de même."

A ces mots prononcés avec ce ton vainqueur,
Qui, toujours, à ce Prince attache chaque cœur,
Le Sénat admirant ſa rare bienfaiſance
Réformant ſon décret, imita ſa clémence.
Le Roi dans ce moment, oubliant ſes forfaits,
Et comblant Koſſinſki des plus riches bienfaits
Aſſure à ſa carrière une rente anuelle,
Et rempliſſant les Loix de l'ame la plus belle.
A peine délivré d'un barbare attentat,
Conſacre ſes deſtins au bonheur de l'Etat.